

la palme. La Grèce, comme toujours, marcha au premier rang.

De nos jours encore on peut voir des vestiges de tous les divers genres de construction ; presque tous les pays en ayant conservé quelques souvenirs.

En parcourant la France, par exemple, vous ne tarderez pas à remarquer une variété considérable dans la manière de construire les maisons. Pour ainsi dire, chaque ville a eu autrefois son genre propre.

On y voit encore la modeste maisonnette construite en pierres brutes, en ciment ou en bois, et recouverte en chaume ; les anciens châteaux, bâtis sur les montagnes, entourés de larges fossés que l'on traverse sur des ponts levis pour pénétrer à l'intérieur de ces habitations qui ont servi à la fois de résidences privées aux anciens nobles ainsi que de forteresses en temps de guerre.

Quelle différence entre ces massives et froides constructions et les charmants échantillons de notre habitation moderne, si confortable et si gaie !

* *

Dans les campagnes, les habitations varient peu de nos jours, dans leur genre. Une maison est-elle devenue trop vieille, on la démolit pour en construire une autre à peu près semblable sur les ruines de l'ancienne.

Mais, dans les villes, un changement radical s'est opéré dans la construction des édifices. Là, l'architecture déploie toutes ses ressources pour satisfaire tous les goûts et toutes les exigences. Aussi, bien souvent sur une seule rue on peut faire plus ou moins un cours d'architecture.

La tendance générale semble maintenant être du côté des édifices très élevés. Ainsi, vous verrez dans certaines villes, par exemple New-York, des maisons avoir jusqu'à douze étages. Ce sont de véritables tours de Babel.

En face de tous ces changements opérés dans la construction des habitations, on est en droit de se demander s'il y a eu amélioration dans un sens ou dans l'autre. Pour notre part, nous trouvons du bon et du mauvais dans ces transformations, et c'est ce que nous allons étudier.

* *

Quant aux édifices publics, — religieux ou civils, — nous les trouvons, règle générale, à peu près parfaits, au point de vue de la solidité, de la ventilation et de la lumière. D'ailleurs, de nouvelles découvertes sont sans cesse faites et aussitôt appliquées.

Mais les résidences privées, pour la plupart, laissent beaucoup à désirer. Bien entendu, nous ne voulons pas parler des maisons construites pour les riches, qui, elles, sont généralement bien faites. Mais, d'un autre côté, celles érigées pour les ouvriers ne sont pas ce qu'elles devraient être.

Construites par des spéculateurs qui n'ont qu'un but d'argent en vue, ces maisons n'ont bien souvent aucune des améliorations nécessaires à l'hygiène de leurs habitants. Mauvaise ventilation, peu de lumière, matériaux impropres à la construction, voilà quelques-uns de leurs défauts.

Fréquemment, dans les grandes villes, les ouvriers sont obligés de se loger dans l'intérieur même des fabriques ou dans les caves et les mansardes des grands édifices, lieux tout à fait impropres au logement des familles.

Le résultat de cela, est que la mortalité est considérable parmi la classe ouvrière. Et souvent les bonnes mœurs ont aussi beaucoup à souffrir dans ces grandes agglomérations de personnes dans un même bâtiment.

* *

Frappés de ces faits, plusieurs philanthropes des deux mondes se dévouent depuis quelques années à la tâche d'améliorer les habitations des ouvriers. En Angleterre, nous voyons l'illustre cardinal Manning construire ou améliorer un grand nombre de maisons qui abritent maintenant plusieurs fa-

milles ; ces maisons, pourvues des améliorations modernes, sont louées à un prix minime et à la portée de tous. On n'a pas été lent, qu'on veuille le croire, à s'apercevoir de ce bien-être introduit au sein de la classe ouvrière, et pour cette raison on s'efforce aujourd'hui de donner plus d'impulsion à cette bonne œuvre.

A Paris, c'est un laïque qui s'est mis à la tête du mouvement inauguré dans la Grande-Bretagne par Mgr Manning. Là, c'est Jules Simon, le philanthrope si bien connu, qui travaille, avec le concours de la Société des habitations à bon marché, à donner de bons logements aux artisans. Quoique la société soit de fondation récente, on constate déjà avec plaisir un bien très sensible.

En Belgique, en Suisse et en Allemagne, un mouvement est fait dans le même sens, et donne également les plus heureux résultats.

Au Canada, à Montréal en particulier, pourquoi ne ferait-on pas la même chose ? Qu'est-ce qui nous empêche de suivre le bel exemple donné par le cardinal Manning et Jules Simon ?

Quoique nos ouvriers soient beaucoup mieux logés que ceux de plusieurs pays de la vieille Europe, cependant il y a encore moyen de leur offrir des logements plus convenables, plus appropriés à leurs divers besoins et surtout plus à la portée de leur bourse.

Quand tout le monde cherche à se faire un *at home*, un chez-soi à son goût, suivant les moyens de fortune répartis à chacun, pourquoi refuserions-nous de donner un aide quelconque à la plus nombreuse classe de la société pour lui permettre de se loger quelque peu convenablement ?

Allons, messieurs les philanthropes canadiens, un vaste champ vous est offert. Donnez-nous un nouvel exemple de votre amour pour le peuple en organisant une société forte et puissante qui aurait pour mission d'offrir de bons logements et à prix réduits aux braves et honnêtes ouvriers de la grande métropole du Canada.

Veillez le croire, en faisant cela, vous ferez un acte qui vous honorera tout autant qu'il sera utile à la plus grande partie de la population. Vous ajouterez à votre nom un nouveau lustre que jamais rien ne pourra faire disparaître. Et aussi quel souvenir ineffaçable laissera votre noble action dans la mémoire de chacun de ceux au bonheur desquels vous avez contribué !

Encore une fois, nous répétons notre demande, empresses-vous d'établir une grande association calquée sur celles qui existent déjà ailleurs. Ne thésaurisez pas sur vos écus, mais ouvrez largement votre bourse.

Soyez en sûr, le peuple, dans sa reconnaissance, bénira votre mémoire et inscrira votre nom parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

G. H. L'Amour

L'AUMONE.

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,
Et le ciel de novembre avait des airs d'a ril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouffée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux,
Sans doute, et s'était dit : "ils seront généreux !"
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps !
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes ;
Mais la gaieté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.
Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

FRANÇOIS COPPÉE

LE MOIS DES MORTS

Novembre, avec son ciel gris et triste, est arrivé. Le vent glacial du nord gémit plaintivement à travers les arbres dénudés et semble pleurer sur la nature près d'expirer. L'hiver, le long et triste hiver, avec son froid manteau de neige et son cortège de souffrances et de misère est à notre porte. C'est le temps du recueillement et de la prière. L'Eglise, si pleine de sollicitude pour tous ses enfants et surtout pour ceux qui souffrent à choisi, avec intention, cette partie de l'année où tout ce qui nous entoure remplit l'âme d'une tristesse indéfinissable et nous porte à méditer sur notre fin dernière, pour nous engager à prier pour ceux qui ont terminé leur pèlerinage et qui achèvent d'expier, par delà le tombeau, les fautes pour lesquelles elles n'ont pas complètement satisfait.

Tous les peuples, même les plus sauvages, à quelque religion qu'ils appartiennent, rendent, quoique de différentes manières, un culte pieux au souvenir des morts, car tous ont l'intime conviction que notre véritable patrie n'est pas en ce bas monde, où nous ne faisons que passer, et qu'après la mort commence une vie éternellement heureuse ou malheureuse selon que l'on aura bien ou mal usé de la vie présente.

L'Eglise catholique seule engage ses enfants à prier pour la délivrance de ses membres souffrants, parce que, seule dépositaire de la vraie Religion, elle a fait de ce dogme si consolant du purgatoire un article de foi. Dans chaque famille, durant ce mois, des prières ferventes, d'humbles supplications s'élèvent vers le ciel pour demander la délivrance de ceux qui souffrent dans ce lieu d'expiation. Dans toutes les églises du monde chrétien, le sang de l'Agneau coule pour ceux de nos frères qui sont délaissés.

Nous avons tous les jours de l'année pour prier pour ceux qui nous sont chers ; aujourd'hui, notre charité doit être générale. N'est-ce pas un bonheur pour nous de pouvoir délivrer ces pauvres prisonniers et de nous en faire des protecteurs auprès de Dieu. Magnifique tableau que celui de l'Eglise catholique qui comprend le passé, le présent et l'avenir. L'Eglise triomphante, qui n'a plus rien à demander pour elle-même, s'intéresse à l'Eglise militante et intercède pour elle en général et pour chacun de ses membres en particulier. Et nous, pauvres exilés, nous nous adressons aux saints comme à nos frères et prions nous-mêmes pour l'Eglise qui souffre dans les prisons du purgatoire.

Il me semble entendre, en ce jour, le glas funèbre des cloches de mon village, implorant des prières pour ceux qui reposent à l'ombre du vieux clocher, et les psaumes sacrés éclatant en sanglots déchirants sous la voûte du temple pour crier miséricorde. Je revois l'humble cimetière qui entoure la maison de Dieu, plein d'une foule recueillie et, au milieu, ma bonne vieille mère, à genoux au pied du tombeau de la famille, priant pour ceux que l'impitoyable mort a ravés à son affection et pour ceux que la conquête a forcés de s'expatrier et qu'elle ne reverra peut-être plus ici-bas. Pauvre mère ! avoir tant travaillé et tant souffert pour nous faire d'heureux jours dans cette vie amère, et sur le soir de sa vie se trouver presque seule au foyer paternel, pleurant les absents sans espoir de retour !

J. P. Vibert

Mme B. . . . est une de ces personnes qui, dans la conversation, ne permet à personne de placer un mot.

L'autre jour, une amie vint la voir. — Ah ! ma chère, lui dit-elle, il faut que je vous fasse voir mon portrait, qui vient d'être achevé. Comment le trouvez-vous ?

— Ma chère, il parlerait . . . si vous lui en laissiez le temps !